

jour, il travaillait, et le soir, la conscience en paix il jouissait de l'ombrage de ses arbres, en contemplant dans le lointain la fraîche rivière qui se dorait aux rayons du soleil couchant.

Et, cependant, sa pensée était triste, et toujours il songeait :

—Triste, disait-il, est le livre qu'on ne feuillette pas à deux, triste est la maison que n'éclaire point le sourire d'une femme aimée, triste est le bonheur lorsqu'il n'est pas partagé.

Et, de toutes ces tristesses, il fit une belle lettre qu'il envoya à la cousine de Juliette, qui se trouvait être aussi la sienne.

Et il lui confia, dans des termes fort touchants, que, ce qu'il désirait le plus au monde, c'était que Dieu lui donnât une compagne douce, sage et bonne, qui fût ornée des grâces de l'esprit et dont le visage reflêtât les beautés du cœur.

De richesse, il n'en avait cure, gagnant largement sa vie dans un honnête métier, et possédant un patrimoine suffisant pour lui, l'épouse, et la nichée.

Ainsi s'exprima le digne homme.

×

Or, comment supposez-vous que se termina l'aventure? Vous vous imaginez, sans doute, que le riche pharmacien épousa la jeune fille pauvre, qu'ils furent très heureux et eurent beaucoup d'enfants, comme dans les contes de fées?

Que nenni... Et je vous donne en cent, en mille, en dix mille, à deviner ce que la jeune personne répondit.

Ne croyez point qu'elle cherchât à s'éclairer sur la moralité du fiancé qui s'offrait à elle par mes soins, ni qu'elle réservât son jugement jusqu'à plus ample connaissance, ni qu'elle s'inquiétât de l'avenir du vieux père; non, non. Bagatelles que tout cela. Cette fille de juge de paix retraits, sans fortune, avait des conceptions plus hautes de sa dignité, et voici les mots qu'elle laissa tomber de ses lèvres olympiennes :

“Ce n'est pas une raison, ma cousine, parce que je suis pauvre, pour *“déchoir”*. Jamais je n'épouserai un pharmacien: ce n'est pas un homme de *“mon monde”*, et, d'ailleurs,

“je suis résolue à ne prendre pour mari qu'un officier.”

Et la foudre tombant sur ma tête, un jour de ciel pur, m'eût paru moins étrange que les paroles de Mlle Juliette; je compris alors, tout d'un coup, pourquoi tant de jolies filles coiffaient Sainte-Catherine, sans qu'il en fût de la faute des hommes de bon vouloir... Les temps, cependant, ont marché et nous ne sommes plus au siècle où l'on reconnaissait un homme de qualité, à cette particularité qu'il ne faisait rien. Et, je me le demande: pourquoi un pharmacien vaudrait-il moins qu'un juge de paix?

Si je ne craignais d'encourir le mépris d'une personne aussi distinguée que Mlle Juliette, je lui aurais que je m'honore de l'amitié d'un être appartenant à l'espèce qu'elle dédaigne.

Seulement, ce pharmacien-là, plus heureux que l'autre, trouva sur sa route une jeune fille bien née, distinguée, jolie, qui accepta avec joie de partager sa vie, non pas que les bocaux eussent pour elle un attrait irrésistible; mais l'admirable intelligence de son fiancé lui donnait foi dans l'avenir.

Au contact de cette femme charmante, d'esprit supérieurement cultivé, le pharmacien devint ambitieux. Il travailla sans trêve, et, dans ce siècle de chimie, chercha du nouveau, le trouva, et fit des découvertes qui révolutionnèrent le monde médical. De pharmacien, notre ami se haussa au rang de savant, et devint, dans son genre, une de nos gloires; ce qui ne gâta rien, il fut, du même coup, millionnaire, et cette histoire prouvera peut-être à Mlle Juliette qu'il n'y a pas de sots métiers, comme dit le proverbe, mais seulement de sottes gens.

Le monde est plein de ces jeunes écervelées qui, au lieu d'entrer bravement dans la vie, au bras d'un homme intelligent et courageux, et de l'aider dans sa lutte, croient faire preuve de distinction en lui préférant le moindre rond-de-cuir gouvernemental; elles pâlisent en voyant passer un officier avec lequel elles traîneraient la misère—et se nourrissent de préjugés qui devraient déjà avoir rejoint les vieilles lunes. Ce n'est point un homme qu'elles épousent, c'est une carrière. Vaut-il pas mieux aimer l'homme pour sa valeur propre?

Toujours, il y aura de ces jeunes filles pauvres qui se plaindront de la tyrannie des jeunes filles riches et qui, en réalité, n'ont de tyran que leur sotte vanité.

